Gray, Christopher John. – *Colonial Rule and Crisis in Equatorial Africa : Southern Gabon, ca. 1850-1940*

Rochester, NY, University of Rochester Press, 2002, 304 p., biblio.

Roland Pourtier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5893>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.5893

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006

Pagination : 205-209

ISBN : 978-2-7132-2089-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Roland Pourtier, « Gray, Christopher John. – *Colonial Rule and Crisis in Equatorial Africa : Southern Gabon, ca. 1850-1940* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5893> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5893>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Gray, Christopher John. – *Colonial Rule and Crisis in Equatorial Africa : Southern Gabon, ca. 1850-1940*

Rochester, NY, University of Rochester Press, 2002, 304 p., biblio.

Roland Pourtier

- 1 Le livre de Christopher J. Gray, publication posthume, reprend les éléments d'une thèse de doctorat soutenue en 1995 et que son auteur avait révisée, complétée et mise en forme, peu avant son décès (octobre 2000), pour publication dans la série des Rochester Studies in African History and the Diaspora de l'Université de Rochester.
- 2 L'intérêt que l'auteur porte au Gabon remonte à un engagement de deux ans (1982-1984) dans le cadre des Peace Corps. Ce séjour dans la partie méridionale du pays a été décisif pour l'orientation de ses recherches et l'acquisition d'une sensibilité à la culture et aux problématiques gabonaises, qui transparaît à l'évidence dans son étude. Si celle-ci s'inscrit dans le champ disciplinaire de l'histoire, elle emprunte beaucoup à l'anthropologie et à la géographie. Mieux que le titre du livre, l'intitulé programmatique de la thèse énonce les orientations fondamentales de la recherche : *Territoriality, Ethnicity, and Colonial Rule in Southern Gabon, ca. 1850-1960*. En plaçant les questions de territorialité et d'ethnicité au cœur d'une analyse diachronique embrassant un siècle de domination coloniale, C.J.Gray inscrit l'histoire dans une démarche mettant en résonance le temps, l'espace et les diverses composantes de la société. Stimulée par l'expérience du terrain et par quelques intuitions nées de rencontres aléatoires et de questionnements sur la survivance de pratiques dont le sens fait question, la réflexion s'est ensuite nourrie d'un énorme travail de lecture et de dépouillement d'archives, sans compter les entretiens auprès d'informateurs dont vingt-deux sont présentés en fin d'ouvrage.
- 3 Le résultat répond aux canons des travaux universitaires américains ; il associe une recherche documentaire et bibliographique sinon exhaustive, du moins d'une richesse telle qu'aucun texte important n'a été oublié, à un corpus théorique servant de guide à l'interprétation des documents. Six à huit pages de notes, très précises, accompagnent

chaque chapitre. Les vingt-quatre pages de bibliographie se partagent entre publications en français et en anglais. Il manque certes des références à des publications en allemand ou en portugais, notamment, mais il est plus que probable qu'elles n'auraient pas modifié le sens des analyses de l'auteur. Celui-ci s'est appuyé sur un ensemble considérable de textes pour étayer ses hypothèses. Son objectif n'est pas, en effet, de dresser le tableau de cent ans d'histoire, mais de proposer une lecture de la période critique durant laquelle les populations du sud du Gabon ont basculé, au prix de perturbations douloureuses, de leur mode ancestral d'organisation à une modernité imposée par le pouvoir colonial.

- 4 Le propos n'est certes pas nouveau. Le traumatisme qu'ont représenté pour les peuples du Gabon – comme pour la plupart des populations d'Afrique équatoriale forestière – l'intrusion du pouvoir des Blancs et le passage forcé de la tradition à la modernité a fait l'objet de nombreuses études. L'originalité de celle de C.J. Gray ne réside pas dans un apport factuel : on ne trouvera rien de nouveau, aucune révélation qui enrichirait la connaissance du passé de cette région d'Afrique. Le récit pourrait même paraître parfois elliptique à un lecteur non familiarisé avec l'histoire du Gabon. L'intérêt du livre tient à l'interprétation proposée du choc colonial (même si l'auteur n'emploie pas l'expression et ne se réfère pas à l'analyse qu'en fit Georges Balandier), de cette rencontre brutale responsable de la crise profonde qui s'empara de populations désarmées d'avoir perdu la maîtrise de leur propre destin.
- 5 Une brève introduction définit les enjeux : si la crise a été aussi éprouvante, c'est que les peuples du Gabon et les Français avaient des conceptions et des pratiques différentes de l'espace. La territorialité de ceux-ci se manifestait dans une stratégie de surveillance des populations par le contrôle de l'espace, à l'opposé des pratiques de ceux-là pour lesquels la territorialité se construit sur les liens de parenté, ce qu'exprime le dicton : « Le clan ne connaît pas de frontière. » Pour l'auteur, la territorialité moderne ou coloniale – les deux termes étant considérés comme interchangeables – procède du modèle de l'État-nation et du capitalisme industriel, ses instruments les plus efficaces étant la cartographie et le recensement, deux outils indispensables à l'administration du territoire.
- 6 Le premier chapitre développe ce qui est annoncé dans l'introduction. Il expose les fondements théoriques d'une approche spatiale du changement en s'appuyant sur les réflexions générales d'auteurs américains, tel Robert David Sack, et les ouvrages de référence des géographes français spécialistes du Gabon, comme Gilles Sautter et Roland Pourtier. Les auteurs « marxistes » des années 1960, Pierre Philippe Rey et Georges Dupré, notamment, sont aussi mis à contribution pour définir des concepts comme celui de « mode de production lignager », ou préciser les notions relatives à l'usage de la terre ou au statut des femmes. Ces remarques préliminaires sont destinées à soutenir l'assertion – centrale dans la thèse – selon laquelle les sociétés organisent leur espace en fonction de « cognitive maps » produites par leur histoire. Or, la colonisation a bouleversé les représentations (et les pratiques associées) des temps précoloniaux, en inversant l'ordre des causalités : la définition sociale du territoire a évolué vers une définition spatiale de la société. Toutefois, cette évolution n'est pas spécifique du Gabon : elle renvoie aux thèses de Henri Maine et Lewis Morgan concernant le glissement historique du sang au sol (« blood to soil »), de la parenté au territoire. L'étude de C.J. Gray peut se lire comme une illustration de cette lecture évolutionniste de l'histoire de l'humanité.

- 7 L'auteur ne s'en tient naturellement pas à ce canevas général et, pour tout dire, un peu simpliste. Dans le deuxième chapitre, il s'interroge sur la territorialité précoloniale. En s'appuyant sur des observateurs du XIX^e siècle, en particulier Paul Du Chaillu, abondamment et justement cité, et des informateurs comme Vincent de Paul Nyonda, il entreprend l'exercice difficile de reconstituer ce que pouvait être la « territorialité » de sociétés lignagères. Dépourvues des instruments qui permettent le contrôle territorial, fondement des États modernes, principalement l'écriture, la cartographie et les moyens de communication, ces sociétés ne pouvaient exercer leur emprise que sur des étendues restreintes. Toutefois, sous l'effet du commerce à longue distance, des points nodaux avaient pu émerger, et des réseaux d'échanges associant un certain nombre de villages, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité, avaient commencé à structurer l'espace.
- 8 L'analyse du fonctionnement des sociétés précoloniales et de leur rapport à l'espace conduit l'auteur à s'interroger sur l'organisation clanique, un des points essentiels de sa réflexion. « Le clan n'a pas de frontière » : ainsi est introduit le troisième chapitre consacré aux relations de parenté, aux cartes mentales et à la territorialité. Ce qu'il veut montrer, c'est qu'il existe des représentations spatiales inhérentes aux structures de la parenté : des « cognitive kinship maps » (p. 70). Elles n'ont rien à voir avec les conceptions coloniales fondées sur l'idée d'un territoire physique servant de support à la construction des sociétés par l'application de principes et de techniques d'encadrement dont l'Europe des Lumières avait proclamé l'universalité. La thèse de C.J. Gray tient dans l'affirmation de cette opposition entre, d'une part, un monde construit sur des entités claniques, sur leurs alliances concrétisées par l'échange des femmes, un monde fonctionnant sur le mode des réseaux et de la fluidité spatiale, et, d'autre part, une organisation sociale fondée sur la précision spatiale et un encadrement territorial ne laissant pas la place à l'indécision. Comme le dit l'auteur, les clans et les lignages étaient des groupes sociaux dotés d'une dimension territoriale, mais pas des entités territoriales en tant que telles. Des sociétés initiatiques, en particulier le *mwiri* pour les hommes et son pendant féminin, le *njembe*, avaient pour fonction de réguler les tensions sociales au sein de micro-sociétés.
- 9 Cette réflexion sur la territorialité précoloniale donne l'occasion à C.J. Gray de souligner un des points auxquels il tient particulièrement, à savoir le rôle fondamental des clans dans l'organisation des groupes sociaux et des échanges. Ces entités fluides et dynamiques, perméables les unes aux autres, dessinaient une géographie ouverte qui ne correspondait pas à la représentation que s'en firent les Européens en les enfermant dans des définitions ethniques inventées pour les besoins de leur cause.
- 10 Le quatrième chapitre, consacré aux instruments de la territorialité coloniale, avance des propositions intellectuellement très stimulantes concernant tout d'abord la fonction du regard dans l'appropriation territoriale. L'auteur souligne le fait qu'au milieu du XIX^e siècle la vue était déjà depuis longtemps le sens dominant de ce qu'il appelle le « mode de perception bourgeois » (p. 102). Il en induit que l'appropriation coloniale, dans la nécessité de mettre de l'ordre dans ce qui paraissait un indescriptible chaos, a commencé par construire un discours sur le paysage. Le milieu forestier ne s'y prêtait guère : comme le notait justement l'administrateur Bruel au début du XX^e siècle, la forêt rend myope. Il fallait être visionnaire comme Savorgnan de Brazza pour projeter dans l'inconnu les linéaments d'un futur empire. Dans cette appropriation cognitive de l'espace, l'écriture et la carte ont joué un rôle décisif, mis en exergue avec raison par l'auteur qui cite, dans cette ligne de pensée, J.B. Harley pour qui « tout

autant que les fusils et les navires de guerre les cartes ont été les armes de l'impérialisme » (p. 109).

- 11 Mais c'est surtout la question de l'invention des identités ethniques qui retient l'auteur – thème classique des débats africanistes auxquels il entend prendre part. Il insiste sur la fonction de dénomination, aussi bien des lieux que des hommes, condition nécessaire d'une mise en ordre préalable à la définition des ethnies. Les recensements, tout comme les regroupements de villages, contribuèrent pour beaucoup à la délimitation de territoires ethniques. L'exemple de la formation d'une entité « Eshira » (avec ses multiples graphies) est finement analysé, mettant en relief le rôle des missionnaires dans la fixation de la langue et des contours spatiaux de ce qui devint une référence ethnique ; née du regard colonial, elle a été depuis endossée par l'État gabonais.
- 12 Les réactions à la mise en place de l'ordre territorial colonial, prélude à la soumission des populations à l'impôt et à leur exploitation économique, font l'objet d'un cinquième chapitre. Ancré sur ses points nodaux – le poste administratif, la factorerie et la mission –, l'État colonial a totalement déstructuré les espaces et les pouvoirs claniques, provoquant des résistances que l'auteur n'évoque que brièvement. Il s'étend davantage sur les conséquences dramatiques de ce bouleversement, aggravées par la Première Guerre mondiale, qui ont profondément marqué la « décennie de désastre » 1910-1920 (p. 150). Cette question est si importante qu'on regrette que l'auteur n'ait pas cherché à mesurer l'ampleur de la saignée démographique. Prolongeant son investigation, il s'interroge, dans le chapitre suivant, sur l'impact de la construction des routes et de l'exploitation de l'okoumé. Les chantiers où se rencontrent des migrants aux origines géographiques et ethniques diverses sont présentés comme des lieux d'affirmation des identités ethniques : ce point de vue aurait mérité d'être mis en balance avec les thèses du « nation-building » qui font des chantiers forestiers des creusets de l'identité nationale gabonaise – notamment l'étude de Brian Weinstein simplement mentionnée en bibliographie mais sans qu'elle fasse l'objet d'une discussion.
- 13 C.J. Gray s'est davantage intéressé à la problématique de la continuité et du changement. Le dernier chapitre pose la question de la « mort de la tradition équatoriale » (p. 195). La discussion qui renvoie aux positions divergentes de Jan Vansina et de Jean-François Bayart est abordée par l'analyse de la fonction dévolue à la chefferie : l'auteur montre comment l'apprentissage de l'État est passé par l'étape de la construction des ethnies. De façon inattendue, le débat se focalise ensuite autour des hommes-léopards et des sociétés de guérison. Ces « moments » illustrent les soubresauts d'une société lignagère dont les aînés tentent, dans les années 1920, de préserver leurs prérogatives, tandis que se répandent de nouvelles pratiques culturelles (bwouti, ilombo, etc.) où la part des femmes devient prépondérante. C'est dans le registre de l'invisible, sur fond de sorcellerie, de devins guérisseurs et de sociétés thérapeutiques que s'exprime la plus forte continuité depuis les temps précoloniaux jusqu'à nos jours (p. 217). Ce constat dit toute l'ambiguïté de l'adhésion à la modernité.
- 14 Quelques pages de conclusion résument les traits saillants des dynamiques spatiales et sociales en insistant sur leur parallélisme : le système fluide et a-territorial des clans a cédé la place à des catégories ethniques spatialisées, en même temps que la fluidité de l'espace se résorbait par cristallisation autour de ses nouveaux points fixes, les villes, et sous l'effet des rigidités induites par la circonscription administrative du territoire. En relisant le passé du Gabon méridional à la lumière de la territorialité, C.J. Gray a su marier avec beaucoup de talent les approches des historiens, géographes et

anthropologues. Au carrefour entre géohistoire et anthropogéographie, la fresque qu'il donne à voir constitue une utile synthèse – notamment pour des lecteurs n'ayant pas accès aux sources françaises – et surtout un corpus de réflexions dont la pertinence ne s'arrête pas aux limites d'une province gabonaise.